

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 36.

JEUDI, 7 SEPTEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

CHRONIQUE

Ils nous reviennent à la file ceux que la chaleur a chassés de la ville durant la canicule ! Je dis la chaleur, c'est une façon de m'exprimer, car à l'époque du départ pour les eaux, il faisait partout cet été, à Québec et à Montréal, une température délicieuse. Il a plu si souvent, que l'on pouvait être *aux eaux* sans sortir de chez soi.

Que de regrets et de déceptions chez ceux qui sont allés grelotter sur les plages brumeuses et froides de Cacouna, de la Malbaie et de Kamouraska ! Comme c'est amusant de passer sa soirée et parfois sa journée au coin du feu en plein mois de juillet ! On a pourtant assez de cet amusement huit mois de l'année durant. Mais la mode, que voulez-vous, la mode commande d'aller aux eaux à tout prix, et la mode est un maître auquel on ne désobéit jamais, une fois enrégimenté sous son drapeau à chiffons multicolores.

* *

Il faut que la mode, par exemple, ait une grande puissance pour contraindre ses victimes à porter aux eaux cette horreur de chapeau qui s'appelle *sea side hat*. C'est une espèce de couvre-chef en feutre archimou de la consistance d'une serviette mouillée auquel on donne mille formes qu'il ne garde pas. Mettez cela sur la tête d'une femme et le plus joli minois ressemble à une caricature. Quant aux hommes qui ont le courage de s'en coiffer, leurs amis ont droit de ne pas les reconnaître et leurs parents de les déshériter ! Et je ne parle pas du cachet d'effronterie que cet affreux *sea side hat* imprime ! Et dire que nos élégants trouvent cela chic ! Quelle perversion du goût !

Si les *sea siders* croient étonner, épater, pour nous servir du jargon moderne, les campagnards, ils se trompent grandement. Ce couvre-chef les couvrent de ridicule à leurs yeux, c'est le cas de le dire. Il faut entendre les plaisanteries salées et pas bêtes du tout qui tombent drus sur la tête de nos épâtants citadins !

* *

Puisque je suis en train de signaler un ridicule, pourquoi m'arrêterai-je en si beau chemin ? Vous est-il arrivé, lorsque vous flâniez tranquillement à la campagne, de vous sentir coudoyer par quelques-uns de vos compatriotes de la ville, qui vous écorchent les oreilles en baragouinant la langue de Shakespeare ? Je ne sais rien d'aussi agaçant que d'entendre le fils de Jean Pierre, Canadien comme tous ceux qui l'entourent,

poser pour l'Anglais ! Et quelle pose encore ! Ils n'arrivent qu'à une pauvre imitation qui fait bien rire ceux qui s'y connaissent et même ceux qui ne s'y connaissent pas. Il n'y a qu'une manière d'étonner les gens, c'est d'être vrai, d'être soi-même lorsqu'on est quelque chose ; et comme cela n'arrive guère au bel âge, on fait mieux alors de s'amuser à la bonne franquette, sans vouloir écarquiller les yeux de la galerie.

* *

Une autre rentrée qui s'opère en ce moment, c'est celle des écoliers ! Chaque bateau, chaque train de chemin de fer amène à la ville les nourissons de la science. Les modestes coffres bleus ou rouges s'étagent sur les malles rebondies de nos élégantes mondaines, retour des eaux !

Géôles, je veux dire collèges et couvents, ouvrez vos portes et vos grilles pour recevoir toute cette jeunesse qui a plus ou moins soif de science et faim de vérité ! Et vous, chers écoliers, vous pouvez vous attendre à ce que l'on vous dise, le jour de la rentrée, pour vous faire envisager gaiement vos dix mois de réclusion, "le temps du collège ou du couvent, c'est le plus beau temps de la vie." C'est vrai pour un bon nombre, mais par malheur, on n'apprécie ce beau temps que trop tard et voilà pourquoi l'on n'en jouit qu'à moitié lorsqu'il dure.

A propos de rentrée, cela me rappelle l'histoire d'un écolier de mon temps qui rentrait chaque automne avec un sigulier accompagnement. Son père, excellent cultivateur, avait fait avec le procureur du collège, un arrangement en vertu duquel il paierait la pension de son fils en nature. Fort de ce marché, il arrivait chaque automne flanqué de son fils et poussant devant eux deux jeunes bœufs qui d'un pas "tranquille et lent" s'avançaient vers le collège sans se douter à quelle bonne œuvre ils allaient travailler. Aujourd'hui ce jeune écolier est un digne prêtre, l'honneur du clergé canadien.

* *

Vous est-il arrivé, comme à moi de vous demander, par les fortes journées de notre chaleur torride, s'il n'y aurait pas moyen d'utiliser toute cette chaleur solaire ? Je me suis souvent posé le problème, sans le résoudre, comme bien vous le pensez. Un autre a été plus heureux que moi. Je vois par les journaux de Paris, que M. Abel Pifre a inventé un moteur solaire assez fort pour mettre en mouvement une machine à imprimer. L'invention a attiré l'attention du correspondant parisien du *Times*, qui la signale à ce journal :

"Il est prouvé maintenant que, dans un pays de soleil ininterrompu, la chaudière peut être chauffée en 30 ou 40 minutes. Un appareil mobile peut faire bouillir 2 demi-quarts à l'heure, ou 4 gallons par jour, approvisionnement, par distillation ou par ébullition, 6 ou 8 hommes.

"L'appareil peut être aisément transporté à dos d'homme, et l'on peut être assuré d'obtenir avec de l'eau, même de très mauvaise qualité, une eau potable et bonne à boire.

"J'ai eu l'occasion de contrôler ces faits, en voyant distiller du cidre, mettre une pompe en mouvement et faire du café ; en un mot, l'action calorifique du soleil remplace celle du combustible.

"L'appareil, tel qu'il est, permettrait au soldat, dans l'Inde ou en Egypte, d'obtenir en campagne, de la bonne eau, et de cuire ses aliments rapidement.

"L'invention est d'une importance spéciale pour l'Angleterre, précisément en ce moment. Mais, même quand la question égyptienne sera réglée, les troupes indiennes la trouveront d'une valeur inestimable. Il importe donc qu'une commission soit sur le champ envoyée 30, rue d'Assas, avec mission de faire un rapport immédiat, car chaque minute de gagnée peut éviter des souffrances à des Anglais combattant au loin pour leur pays.

"Peut-être dira-t-on que j'ai pu me tromper ?

"Mais une commission en déciderait, et, si l'appareil est bon, le moindre retard dans son adoption serait déplorable."

Toujours pratiques les Anglais, même pour les inventions des autres.

L'ACCIDENT DE SAINTE-ROSE

Nos lecteurs connaissent à l'heure qu'il est l'accident de Sainte-Rose, qui aurait pu avoir des proportions autrement sérieuses si un train de passagers au lieu d'un train de voitures chargées de bois, était tombé à la rivière avec l'arche du pont de Sainte-Rose.

Cet accident ne saurait manquer d'avoir un grand retentissement parmi notre public qui voyage entre Ottawa et Montréal. La plupart des ponts jetés sur les rivières qui coupent cette ligne sont du même modèle que celui de Sainte-Rose. Les principaux sont ceux de la Rivière-des-Prairies, de la Rivière-Rouge, de la Rivière-au-Lièvre, de la Gatineau et de l'Ottawa. Comme tous ces ponts paraissent se ressembler, le public ne sera rassuré que lorsqu'ils auront tous été soumis à un examen minutieux et à une épreuve sérieuse.

On connaît le principe de construction de ces ponts que l'on substitue partout en Amérique aux ponts tubulaires que la science a trouvés trop lourds et trop coûteux. S'est-elle préoccupée au même point de la question de solidité ? Ils consistent en un arc dont la corde est le tablier. L'arc est formé d'un tube en plaques attachées les unes aux autres au moyen de boulons. De cet arc descendant des tiges qui retiennent le tablier. Toute la force dépend de l'arc, et ce dernier doit être d'autant plus élevé qu'on donne plus de longueur à l'arche. Au point de vue de la science, ces ponts sont la perfection même, en ce sens que chaque morceau de fer est utilisé et qu'il n'y a pas de poids inutile comme dans les ponts tubulaires, chargés d'une masse énorme inutile que les Anglais appellent *dead weight*. Mais à force de ne vouloir employer que du fer utile, ne les a-t-on pas rendus trop légers ? Le pont Victoria, construit d'après l'ancien système, résiste depuis vingt ans à une pression énorme et presque constante, tellement les trains qui le traversent sont nombreux.

Il se produit, au dire des savants, un singulier phénomène dans le fer soumis à une traction ou à une pression considérable. Il arrive assez souvent qu'un énorme essieu de locomotive se brise sans que l'on puisse expliquer pourquoi. Les ponts en fer se rompent de la même façon. Les savants attribuent ces accidents à la cristallisation qui se forme dans le fer. C'est une explication qui nous satisfait comme lorsque certains docteurs, à court de raisons en face d'une maladie, déclarent gravement que "c'est nerveux." Il est singulier que cette cristallisation se produise surtout dans les ponts du nouveau modèle !

Quoiqu'il en soit, le public voyageur qui veut être protégé et a droit de l'être, exige que dans le cas actuel tous les ponts de chemin de fer soient soumis à de nouvelles épreuves qui le satisfassent complètement. Il y va aussi de l'intérêt des compagnies de faire droit, sur ce point, à sa légitime exigence.

Une rivale de l'Académie Française

L'Académie Française va avoir une rivale. Ce sont deux frères, deux romanciers, les deux Goncourt, qui ont conçu le projet d'éclipser l'œuvre du cardinal Richelieu. Le premier des Goncourt est mort et la future Académie existera au lendemain du trépas du survivant qui lui lègue toute sa fortune.

L'Académie-Goncourt, qui sera naturaliste, se composera de dix membres désignés à l'origine par le fondateur, mais qui se recruteront ensuite eux-mêmes par voie d'élection. S'ils sont quatre fois moins nombreux, ces académiciens de l'avenir, en revanche, jouiront d'un traitement quatre fois plus considérable. Il sera alloué à chacun d'eux 4000 francs par an, et ils auront à décerner un prix de 5000 francs chaque année, réservé à l'auteur de la meilleure œuvre d'imagination, en particulier d'un roman. Tout membre de l'Académie française et tout poète sont rigoureusement exclus des cadres de l'Académie-Goncourt. On voit que l'intention formelle, incontestable, du fondateur a été non seulement de créer une rivale au Palais-Mazarin, mais encore d'en contre-balancer et, autant que possible, d'en anni-